

Noémy Gagnon-Lafrenais, une brève rencontre

Carole Trempe carole.trempe@journaldescitoyens.ca

Dans la série *Jeunes virtuoses*, Diffusions Amal'Gamme présentait Noémy Gagnon-Lafrenais dans *La Belle Époque*, à la salle de spectacle Saint-François-Xavier de Prévost, le samedi 19 septembre 2026.

La saison d'Amal'Gamme s'ouvre par un rendez-vous avec la violoniste Noémy Gagnon-Lafrenais. Cette artiste au parcours impressionnant a commencé le violon à 4 ans. Formée notamment au Conservatoire de musique de Montréal, au San Francisco Conservatory of Music et à la Juilliard School de New York, elle a été violon solo d'Arion Orchestre Baroque de 2019 à 2024. Elle est aussi directrice artistique de l'Ensemble Spinoza. Elle se spécialise dans ce qu'on appelle l'interprétation « historiquement informée », une pratique qui consiste à essayer de comprendre non seulement ce qui est écrit dans la partition, mais comment cette musique pouvait être pensée, articulée, phrasée et entendue à l'époque où elle a été composée. Noémy est aussi diplômée de Polytechnique Montréal depuis 2024 : elle est ingénieure chimique. Nous sommes face à

une artiste, une chercheuse et une scientifique.

J'abordais donc ce concert avec une réelle curiosité. Et pourtant, je dois l'avouer : je suis sortie de la salle avec une impression de retenue.

Noémy travaille avec plusieurs instruments historiques. En visitant son site web, on lit qu'elle joue avec deux violons, dont un *Salomon de Paris* datant de 1756 et un *Joseph Wasserman* de 1737. Elle précise que chaque instrument répond aux paramètres du jeu. C'est sans doute ce qui explique qu'elle adapte son geste au caractère propre de l'instrument. Il aurait été intéressant que Noémy nous donne cette information lors du concert. À l'écoute, nous nous sommes demandé si cette recherche très fine de l'adéquation entre la musicienne, l'instrument et le langage musical ne pouvait pas, par moment, contribuer à cette

impression de retenue que nous avons ressentie. Il nous a semblé percevoir, à certains temps du concert, une musicienne encore en recherche de la pleine liberté que lui permet son instrument.

Ce n'est toutefois qu'une impression de spectatrice et non un jugement sur sa maîtrise instrumentale. Est-ce que cette recherche de la couleur, du style, de l'adéquation au violon aurait pris le pas sur l'abandon spontané au discours musical permettant à l'instrument de nous dire ce que la violoniste voulait lui faire dire ?

Le programme

Le programme présenté a différé de celui qui était annoncé; privilège de l'artiste, sans doute. Cependant, il a été sensiblement écourté.

En première partie, habituellement, on attend de l'artiste soliste qu'il ou elle établisse une véritable rencontre avec le public. Or, les quelques minutes offertes nous ont donné à penser que la violoniste se ménageait pour la *Sonate pour*



Noémie Gagnon-Lafrenais au violon accompagnée au piano.

violin et piano de Gabriel Fauré, en deuxième partie.

Cette *Sonate n° 1, op.13*, est une œuvre substantielle construite autour d'un dialogue très étroit entre le violon et le piano. Le pianiste jouait avec assurance, mais l'espace musical qui lui était accordé ne lui permettait pas de devenir pleinement partenaire de cette œuvre magnifique. On aurait aimé davantage de cette complicité, de cette tension, de cette respiration à deux qui auraient pu faire de ce Fauré un moment tellement bouleversant.

Avec *Sérénade* de Gabriel Pierné, on est dans la musique française de la fin du XIX^e siècle. L'écriture est élégante, raffinée et légère. Cette pièce a mis en valeur la finesse du son, la souplesse de l'archet et le charme de la ligne mélodique.

Et soudain, *Roses of Picardy* de Haydn Wood, une mélodie anglaise devenue très populaire pendant la Première Guerre mondiale, nous transporte ailleurs. Cette mélodie ramène le violon vers quelque chose de vocal, une mélodie que l'on pourrait chanter. L'émotion est immédiate.

Peut-être est-ce finalement là que se trouve le plus beau défi de Noémy Gagnon-Lafrenais : faire dialoguer l'exigence de la chercheuse, la précision de l'ingénieure et l'abandon de l'artiste. Car lorsque, dans *Roses of Picardy*, le violon se met à chanter plutôt qu'à simplement jouer, quelque chose s'ouvre. La rencontre, cette fois, est instantanée. Et l'on se prend à souhaiter qu'elle puisse, au fil de son parcours, laisser encore davantage cette liberté et cette émotion prendre leur place.

Les Chambristes du Grand Montréal : un classique inusité



Les Chambristes du Grand Montréal en représentation à la salle Saint-François-Xavier de Prévost.

Carole Trempe carole.trempe@journaldescitoyens.ca

Dans la série *Grands classiques*, Diffusions Amal'Gamme présentait les Chambristes du Grand Montréal dans *Du classique au jazz*, à la salle de spectacle Saint-François-Xavier de Prévost, le samedi 26 septembre 2026.

Les Chambristes du Grand Montréal est un quatuor à cordes fondé en 2003 et composé de Marie-Anne Rozankovic (violin), Olga Semionova (alto), Zoé Dumais (violin) et Loredana Zaena (violoncelle), qui est capable de changer de langage musical. Pour la partie jazz du concert, le groupe est

accompagné par la soprano Anne-Sophie Gagnon-Métellus.

La musique

Il est réjouissant d'entendre un quatuor à cordes quitter les sentiers familiers du répertoire classique pour aller flirter avec le jazz, la chanson et les grands classiques

américains. C'est ce que nous proposaient les Chambristes du Grand Montréal dans un programme éclectique qui présente Mozart, Vivaldi, Dvorak et Bizet, et puis Gardel, Piazzolla, Andrew Lloyd Webber, Michel Legrand, avec quelques grands airs de jazz en deuxième partie. Le quatuor ose quitter le territoire classique familier pour passer à un autre monde sonore. L'instrumentarium change de langage pour agrémenter notre expérience et nous transporter dans des univers musicaux ou le

rythme, l'accentuation, la sensualité viennent d'ailleurs.

Les musiciennes jouent ensemble. Elles respirent ensemble. Elles dialoguent entre elles. Leurs arrangements sont soignés et leur maîtrise instrumentale, évidente. La première partie du concert, consacrée au répertoire classique, témoigne de leur solide formation. Pourtant, curieusement, j'ai eu l'impression que quelque chose se libérait davantage lorsqu'elles quittaient ce cadre classique. C'est alors que le quatuor nous a dévoilé une facette différente de sa personnalité musicale.

La voix

Puis, il y a eu la voix. Quelle excellente idée d'inviter une chanteuse soliste et de donner à entendre le chant après l'instrumental. Anne-Sophie Gagnon-Métellus possède une voix chaude et ronde, qui rappelle parfois la couleur vocale d'Ella Fitzgerald. Sa présence a changé la relation avec la salle. Le public réagissait chaleureusement après chacune des pièces chantées.

Durant la partie instrumentale du concert, j'ai parfois senti une distance entre les musiciennes et le public. Celles-ci communiquaient davantage entre elles et entraient peu en contact visuel avec la salle. Lorsque la musique s'est ouverte au jazz et que la voix est entrée dans le dialogue, cette distance a disparu. La voix est alors devenue une porte entre les instruments et les mélomanes.

Mon coup de cœur tient dans l'interprétation de *I Got It Bad* de Duke Ellington. La soliste en fait quelque chose qui dépasse la simple interprétation standard du jazz ; elle en fait une sorte de prière profondément ressentie, mais jamais surjouée, performée avec sobriété, élégance et profondeur. En cela, elle touche droit au cœur.

Les Chambristes du Grand Montréal m'ont conquise. Le quatuor démontre que la musique peut voyager et franchir les frontières de tous les genres, et nous emmener toujours plus loin.